

BON CŒUR

CONTE DU JOUR-DE-L'AN

— Eh bien ! ma fille ! — Eh bien ! maman ! — Marthe souriait malicieusement, tandis que Mme Lorieux le menaçait du doigt. — Petite fûtée, va !... Tu as deviné ? — Deviné quoi ? — Qu'Albert serait heureux de devenir ton mari. — Il te l'a dit ? — Il ne me l'a pas dit. Mais je le sais. Albert Verdier a achevé son service militaire l'an dernier. Sa mère, une de mes vieilles amies, qui tenait un petit commerce, venait de mourir, lui laissant des dettes en héritage. Il les a reconnues, en bon fils, et bien qu'il n'ait qu'une modeste situation d'employé dans une banque, il est arrivé pourtant, en se privant bien entendu, à se libérer en partie des engagements acceptés. C'est tout à fait beau ! Heureusement, son honnêteté sera récompensée, et il parviendra à une belle position, car c'est un garçon très courageux et très travailleur. — Que de qualités, maman ! — Je n'exagère pas. Je l'ai invité à venir ici. J'ai vite remarqué l'émotion avec laquelle il te regardait, émotion qui augmente à chacune de ses visites. Il s'aime, te dis-je. — C'est possible. — Eh bien ! que penses-tu de ça ? — Dame ! maman, ta question est embarrassante ! — Enfin, te déplaît-il ? — Il me me déplaît pas... Je le trouve gentil, modeste, un peu timide, comme il faut. — Seulement. — Seulement, quoi ? — Seulement, voilà : il faudrait savoir s'il est sincère !... Je ne veux me marier qu'avec un homme ayant vraiment bon cœur. — Je ne pourrais souffrir un égoïste !... Ta affirmes que M. Verdier est un brave garçon, mais rien ne le prouve. — Pourtant, ce que je viens de te dire de lui ! — Possible ! — C'est le mari qu'il te faut. Il y a des mères qui souhaitent d'avoir un gendre riche. Moi, non. Les gendres riches sont trop souvent portés aux plaisirs. Vous vivez modestement, Albert et toi, avec ses appointements et les petites rentes de ta dot. Si ton pauvre père était là, il partagerait absolument ma façon de penser. Dans la mariege, la première chose à considérer, c'est le caractère. Tu en as un excellent ; Albert, de même. — Je ne dis pas non... M. Verdier me plairait assez... Tu vois que je vais loin que tout à l'heure, puisque je te disais seulement qu'il ne me déplaît pas... Mais comment être certaine de la sincérité d'un homme, quand tant de femmes ont été abusées !... Toi-même tu m'as affirmé... Il faudrait avoir une preuve du bon cœur de M. Verdier. — Et la jeune fille était devenue sérieuse maintenant. II La conversation que nous venons de rapporter avait eu lieu à la fin d'octobre. Voyant que Mme Lorieux l'accablait de plaisir et que Marthe ne lui faisait point mauvaise figure, Albert Verdier rendait visite à ces dames chaque dimanche, dans l'après-midi. On le retint un soir à dîner ; ensuite, à chacune de ses visites, il en fut de même. Il apportait à présent des fleurs, un modeste bouquet, qu'il offrit d'abord à Mme Lorieux, puis plus tard, sur un signe de celle-ci, à la jeune fille. Marthe, qui adorait les fleurs, fut touchée de cette gracieuse attention. Encouragé, le jeune homme avoua son amour. Troublée, Marthe lui répondit. Elle ne repoussait pas sa demande. Mais, avant de donner une réponse définitive, elle tenait à réfléchir un peu ; il fallait se connaître mieux. Mme Lorieux, consultée, approuva. Le dernier dimanche de décembre, qui se trouvait être cette année la troisième avant le 1er janvier, réunit comme les précédents les dames Lorieux et Albert Verdier. En dînant, le jeune homme, afin de n'être point accusé d'avoir caché sa situation, avait franchement qu'il n'avait pas encore réalisé d'économies. Il allait finir de payer les dettes laissées par sa mère. Dans un mois il serait complètement libéré. A partir de ce moment-là, ses appointements lui permettraient de mettre quelque argent de côté. Il comptait ainsi sur une gratification promise par son direc-

teur pour le dernier jour de l'année, un billet de cent francs qui constituerait ses économies. De cette somme-là, par exemple, il pourrait disposer à sa guise ! Ce mot "d'économies" ayant été prononcé, la conversation rena aussitôt sur les cadeaux du jour de l'An. Mme Lorieux annonça à sa fille qu'elle lui offrirait une belle chambre à coucher. Marthe se montra fort joyeuse à cette nouvelle ; toutefois elle déclara qu'elle avait eu grande envie d'une jolie bague à deux perles, tout-à-fait ravissante, remarquée à la vitrine d'un bijoutier de la rue. Cette bague, qu'elle avait essayée en assistant une clef de montre, quelques jours plus tôt, lui allait très bien. Elle était marquée cent francs. — Eh bien ! ma fille, dit Mme Lorieux, ce sera pour ta fête. Marthe eut une moue de contrariété. — Si tu savais comme elle est jolie, cette bague ! fit elle. Alors, Albert baillotta. — Mademoiselle Marthe... pourquoi ne me permettriez-vous pas, à moi, de vous offrir ce petit cadeau ? Mme Lorieux s'interposa : — C'est de la folie, voyons ! Mais, suppliait, le jeune employé continua : — Non, madame... Cela me donnera tant de plaisir !... Et puis, je vous le répète, disposer librement de mes gratifications... En sortant du bureau, mardi soir, j'ai acheté la bague désirée, et je l'apporterai mercredi avec mes vœux de bonne année. Vainement, Mme Lorieux acquiesça ; mais quand le jeune homme eut pris congé : — Marthe, fit-elle, je me te reconçois plus !... Toi, si économe, si peu coquette !... Que signifie ce désir ? La jeune fille souriait : — Laissez faire maman ; c'est une épreuve... — Je ne comprends pas... — Tu sauras bientôt. Et la jeune fille ajouta : — Ne m'a-t-elle pas dit que M. Verdier connaissait ce pauvre Bauriel, à qui l'on nous a intéressés, et qu'il l'avait obligé plusieurs fois déjà, bien que pauvre lui-même ? — En effet... Ils ont habité un certain temps dans la même maison... Albert avait en pitié de la misère momentanée de Bauriel et lui avait avancé quelque argent, — rendu depuis, d'ailleurs... — Bien. — Pourquoi me demandes-tu cela, mon enfant ? — Permettez-moi de ne pas te le dire, maman. Je garde mon secret. Mais tranquillise-toi ; ce n'est pas grave... La jeune fille se jeta au non de sa mère et l'embrassa en concluant : — Nous saurons mercredi si M. Verdier a vraiment un bon cœur ! III La veille du Jour-de-l'An est arrivée. Albert Verdier, comme on le pense, est très-ému en allant à sa banque. Pourvu que le directeur n'oublie pas sa promesse de gratification ! Et le jeune homme songe à cette bague qu'il sera si heureux d'offrir à sa chère Marthe. Il est tout de suite tranquillisé, car à peine est-il entré que le directeur l'appelle dans son cabinet et lui dit : — Verdier, je suis content de vos services, de votre exactitude, de votre intelligence... A partir d'aujourd'hui vous aurez six cents francs de plus par an... Et voici vos gratifications... J'espère que votre activité, que votre zèle me récompenseront de la marque de sympathie que je vous donne. Et le directeur tend un billet bleu — un billet de cent francs. Albert le reçoit en exprimant toute sa reconnaissance. Puis, il sort, radieux. A présent, il gagnera suffisamment pour assurer la tranquillité de foyer rêvé. Marthe ne pourra plus retarder son consentement définitif. Il le lui demandera demain, en lui remettant la bague désirée. Comme ils seront heureux ! L'après-midi semble interminable au jeune homme. Il est nerveux. Il ne travaille pas comme à l'ordinaire. Il s'embrouille même dans les chiffres. Ses collègues le remarquent. — Dites donc, Verdier, fait l'un d'eux, vous devez avoir un rendez-vous galant ce soir... pour votre fin d'année ? Et un autre : — Sûrement, Verdier a la cervelle dérangée par l'amour ! Le jeune homme ne répond pas, mais il pense : — Moquez-vous de moi tant que vous voudrez ; cela ne m'empêchera toujours pas d'être ce soir un homme de bien ! Dès que cinq heures sonnent, il se lève, endosse son pardessus, s'esquive. Il fait un temps épouvantable dehors. La neige tombe à gros flocons. Dans le grand vestibule de la banque, le vent siffle et

fait vaciller la flamme des becs de gaz allumés. Albert se hâte. Il va franchir la porte, quand une main s'appuie sur son bras et une voix prononce son nom : — Monsieur Verdier... Le jeune homme s'arrête court. L'ombre est très-dense ; il ne peut voir qui lui parle. Il lui semble, pourtant, que cette voix tremblante ne lui est pas inconnue. — C'est vous, Bauriel ? demanda-t-il. — Oui, monsieur Verdier... Celui qui parle est un homme d'une trentaine d'années, pauvrement vêtu. — J'attendais votre sortie, dit-il. — Ah !... Que me voulez-vous donc ? — Vous demander un service, monsieur Verdier. Le jeune homme réprime à peine un brusque tressaillement. — Un service ? — Oui... un grand service... un service qui me sauvera la vie. — Je regrette bien mon pauvre Bauriel, mais je suis pressé, très pressé... Et puis, c'est d'argent qu'il s'agit, n'est-ce pas ?... Eh bien ! je n'en ai pas. — Oh ! par pitié ! — Je vous croyais tiré d'affaire. — Hélas ! cela n'a pas duré !... J'ai perdu ma place, et ma femme est tombée malade voilà trois mois... C'est la misère noire... Les enfants ne mangent que du pain sec, et nous deux, la mère et moi, nous n'en avons même plus pour nous... Albert écoute, attristé par ces paroles. — Enfin, monsieur Verdier, réprit Bauriel, nous n'avons pu payer les derniers mois de location de notre chambre, et le propriétaire ne veut plus attendre... Si je ne règle pas ce soir, ce sera l'expulsion... Dans la rue, par ce froid terrible, avec une femme, des enfants. Albert frémit ; sa gorge se serre quand il dit : — Je vous jure que je ne puis rien ! — Rien ? répète l'autre d'une voix désespérée. — Rien, je vous l'affirme ! Et Albert franchit la porte... Le voilà dans la rue... Il avance, mais il a la démarche hésitante, le trouble de quelqu'un qui vient de commettre une mauvaise action. Il sent dans sa poche le frêle ment soyaux du billet bleu, et il lui semble qu'il est brûlant sous ses doigts. Et, en son cœur, quelque chose se révolte. Il se retourne. Derrière lui, le solliciteur marche... Il s'accroche à ses pas... Il supplie encore : — Monsieur Verdier... au nom du ciel... sauvez-moi comme vous m'avez sauvé déjà. — Impossible, vous dis-je... Je le déplore. Tous mes regrets. — Ma pauvre femme, malade, mes enfants... que vont-ils devenir ? La voix est interrompue de sanglots. — Ah ! elle est malade murmure alors le jeune homme. Et, soudain il s'arrête. — Combien vous faudrait-il ? — Ah ! vous avez pitié ! — Voyons, parlez ; combien ? — Cent francs, mon cher Verdier. — Cent francs ! Le jeune employé froisse nerveusement le billet dans sa poche. Puis, il recommence à marcher. Là, dans la rue, en face, une vitrine apparaît, très-brillamment éclairée, une vitrine de bijoutier. Les flocons de neige qui tombent semblent des papillons voltigeant vers la lumière d'or. Les bracelets, les chaînes, les montres ont des reflets étincelants ; les pierres précieuses scintillent aux bagues, aux boucles d'oreilles, aux colliers. Albert jette de ce côté un regard éperdu. Là est le cadeau attendu... le cadeau promis... gage de félicité et d'amour ! Mais un frisson le saisit, un remords l'étreint... Derrière lui, hélas ! c'est le malheur, la misère, la mort peut-être... Il s'arrête de nouveau. — Monsieur Verdier ! supplie encore Bauriel. Une dernière hésitation, — une suprême lutte ! Enfin, la main du jeune homme sort de sa poche, se tend vers la solliciteur. Et, en même temps : — Tenez, dit Albert, voilà les cent francs ! Puis, la tête perdue, la gorge contractée, n'écoutant pas les remerciements de Bauriel, il s'enfuit dans la nuit. IV Le lendemain, Albert monta l'escalier de la maison où habite Mme Lorieux. Il monta lentement, n'ayant à la main qu'un petit bouquet de roses. Comment va-t-il être accueilli, quand on verra qu'il n'a pas tenu sa promesse, qu'il n'apporte pas le cadeau attendu ? Il ose à peine sonner.

Introduit dans le petit salon, il présente ses salutations. Et voici que Marthe lui sourit gentiment... C'est sans doute à la pensée qu'il va lui offrir la bague aux jolies perles... Elle s'approche. Mademoiselle, baillotta alors le jeune homme, j'ai un pardon à vous demander. Aussitôt, Marthe l'entraîne vers le fond du salon, laissant sa mère à l'écart : — Qu'y a-t-il donc, monsieur Albert ? questionne-t-elle. — Oh ! je suis bien... bien coupable !... Je vous avais fait une promesse... Cette bague que vous attendez. Marthe lui prend la main, émue en voyant son air navré. — Attendez, dit elle, attendez ! Et elle sort du salon... Une minute... Puis, elle revient, et soudain, près d'elle, Albert aperçoit Bauriel, le malheureux qu'il a obligé la veille... Celui-ci est convenablement vêtu, il n'inspire plus du tout la pitié, il paraît même fort content. — Que signifie cela ? Mais Albert n'a pas le temps de chercher l'explication. Marthe, à voix haute, dit : — Aujourd'hui, grâce à votre complaisance, Bauriel, je sais à quoi m'en tenir sur M. Verdier... Je vous remercie de m'avoir aidé pour cette épreuve que je lui ai fait subir et qu'il nous pardonnera, puisqu'il en est sorti à son honneur et qu'elle me permet de ne plus douter de lui... Rendez à M. Verdier le billet qu'il vous a donné hier et dont vous n'avez que faire... Il servira à acheter ma bague de fiançailles... N'est-ce pas, Albert ? Et, prenant de nouveau la main du jeune homme qu'elle conduisit doucement vers Mme Lorieux : — Maman, ajoute-t-elle, je te présente mon fiancé, monsieur Albert Verdier, dont je connais maintenant le bon cœur ! Etrennes PRINCIPALES A cette époque de l'année que nous venons de traverser, où à l'occasion du jour de l'An, les magasins étalent à nos yeux éblouis toutes les merveilles de l'art et de l'industrie, il nous paraît intéressant de jeter un regard en arrière sur les étrennes d'autrefois et, pour ne parler que de nos remarquables, sur les étrennes dont les princes agrémentaient l'homme aussi bien que sur celles qu'ils daignaient, eux-mêmes, offrir en cadeau. Qu'un objet fut honoré d'un tel choix, il devenait dès lors l'objet rare, l'objet envié, l'objet à la mode du jour. Nous ne nous attarderons pas à décrire les étrennes aussi champêtres qu'économiques, les plus anciennes dont l'histoire fasse mention ; que les premiers rois de Rome recevaient de leurs sujets ; simples rameaux de verveine coupés dans le bois de la déesse Strenua ; mais, franchissant les temps, faisons une courte halte dans le moyen âge où nous voyons toute la belle société se presser dans les boutiques établies par les "merciers" dans la galerie du palais de la Cité — palais qui servit de résidence aux Rois jusqu'à ce que Charles V l'eût quitté pour le Louvre, en 1380. Outre des tapisseries, des miroirs, des boîtes, des écritoires, des cadenas pour sceller les lettres, des épées, dagues et poignards, "on y trouve, dit un chroniqueur, vers 1450, tout ce qui peut servir à parer les hommes, les femmes, les jeunes filles et les enfants ; il n'y manque, non plus, ni les échecs, ni les dés, ni les autres jeux et présente chers aux petites filles : de belles poupées aussi bien faites que bien habillées". C'est là, sans doute, que furent achetées, "pour la plaisance" de la petite Madeleine fille de Charles VII, "la poupée de Paris, faite en façon d'une damoiselle avec un varlet de pied", et peut-être aussi le petit ménage d'argent avec pots, plats et assiettes, que Claude de France, duchesse de Lorraine, fit venir de Paris en 1571. Le 1er janvier 1608, le futur petit Louis XIII, âgé de quatre ans, conduisit par sa gouvernante, la baronne de Montglas, qu'il appelle "maman Ga", s'en va souhaiter la bonne année à la Reine, sa mère. Son médecin, Hérouard, nous le représente "vêtu de son manteau, coiffé, peigné paisiblement, parce qu'on lui dit qu'il ne fallait pas faire l'opiniâtre le premier jour de l'année. Il tient le manchon de Mme de Montglas et s'en va à chacun l'en frappant gaiement et souriant en disant : "Tenez, voilà vos étrennes", et comme honteux de n'avoir aucune chose à donner à ceux qui lui demandaient, on lui apportait du ruban bleu et il en donna à chacun

pour étrennes..." Marie de Médicis se met pas trop en frais pour son fils, elle lui donne seulement "une montre d'horloge et une paire de petites couteaux". Le 1er janvier 1608, le petit prince est mieux partagé, car il reçoit un petit carrosse "marchant par ressort", une petite galère à ressort également et des soldats de plomb. Pour Louis XIV enfant on exécute le plus magnifique joujou qui se soit peut-être jamais vu : "Une armée en argent, cavalerie, infanterie, machines de guerre, etc. Chaque pièce fut ciselée par Charles Chassal, très habile sculpteur de Nancy, et le tout, remplissant une quantité de boîtes, coûta cinquante mille écus". Plus tard, pour faire congruement sa cour au Roi Soleil, chacun s'empresait d'apporter de riches étrennes à la favorite du moment. Mme de Montespan en fut comblée, sans qu'elle se crût obligée pour cela au moindre retour. Cependant, en 1679, elle offrit en cadeau à Mme d'Harcourt une paire de diamants, une et une livre d'heures enrichi de diamants. Mme de Maintenon, alors qu'elle était seulement "la veuve Scarron", donna à la belle marquise des étrennes qui s'adressaient encore plus au Roi qu'à celle-ci. C'était un petit volume garni d'émeraudes et imprimé en lettres d'or qui avait pour titre : "Œuvres diverses d'un auteur de sept ans". Cet auteur se nommait le duc du Maine, fils naturel du Roi, dont la future femme de Louis XIV se trouvait être la gouvernante. A ce même duc du Maine, Mme de Thianges avait offert des étrennes qui, si on les retrouvait, feraient la joie des collectionneurs de nos jours : une grande chambre toute dorée et superbement meublée portant cette inscription : "Chambre du Sublime", dans laquelle se trouvaient réunis Bossuet, Boileau, Racine, La Fontaine, La Rochefoucauld, Mme de Thianges et de La Fayette, et le duc du Maine lui-même, qui composait des vers. "Toutes ces figures étaient en cire et fort ressemblantes", dit-on dans le "Ménagiana". Sous les successeurs de Louis XIV, le jour de l'An perdit un peu de son importance ; cependant fidèle à la tradition, Marie-Antoinette donna encore des étrennes à son entourage. C'était, le plus souvent, des porcelaines de Sèvres, de Vincennes ou des porcelaines de France appelées aussi porcelaines à la Reine, produits de la fabrique qui portait ce nom. En 1780, elle s'engagea, comme tout le monde, de l'acteur Volange, devenu à la mode dans le rôle de Janot, et distribua autour d'elle une quantité de petites statuettes en biscuit de Sèvres représentant ce comédien. Avec le premier Empire, le jour de l'An jugé "inévitable" et aboli pour cette raison par la Révolution, reprend tout son éclat. Napoléon dépense pour les étrennes une centaine de millions de francs. Il donne, par exemple, à l'Impératrice, des vases, ou, mieux encore, des parures ; à la princesse Pauline, des objets signés Riccio. Une année, la grande-duchesse Elise reçut un déjeuner avec sujet de la garde impériale ; la princesse Julie, un service à thé décoré de législativité et de guerriers, la reine Hortense, un plateau de cinq pièces gros bleu de Sèvres, avec sujets anacronistiques dus au pinceau de Parent ou de Vitoire Jaquotot. L'Empereur n'a garde d'oublier les enfants qu'il adore ; tous viennent embrasser leur oncle, récitent un compliment ou une fable et s'en retournent comblés. Déjà le petit Louis Napoléon — Napoléon III — manifestait d'étranges goûts démocratiques. A l'âge de quatre ou cinq ans, un jour de premier de l'An, il supplia sa mère de lui accorder pour étrennes la permission d'aller jouer un instant dans la rue avec des gamins. Sous la Restauration, c'est Giroix qui est le fournisseur attiré des enfants de la famille royale : on lit dans le "Journal de Paris" de 1826 : "M. Alphonse Giroix a en l'honneur de présenter à Sa Majesté divers objets devant être donnés en étrennes à Monseigneur le Duc de Bordeaux et à Mademoiselle...". Une année, c'est "un présent d'oiseaux et de papillons", une autre "une mer orangeuse en or et en argent converti de petits vaisseaux, et qui, au moyen d'un ressort, s'agitait et jouait des airs charmants" ; une autre encore, Charles X s'informa des désirs des jeunes princes et leur donna une petite calèche attelée de poneys que menait un postillon. On le voit, les étrennes n'ont guère changé de nature, ce sont toujours pour les enfants, des poupées, des ménages, des soldats, et, pour les grandes personnes, des porcelaines, des bijoux ou des parures, mais à défaut de princes du sang, ce sont, aujourd'hui, les princes de la finance qui se paient des étrennes et il en donna à chacun

LA MODE Le linon tient une place prépondérante dans tous les trousseaux élégants. La toile de Hollande, chère à nos pères, la batiste même passent au rang des choses démodées. C'est le linon tenu, avec ses transparents neiges, qui convient pour la lingerie intime. Tout cela, très envolé, du même linon qui se brode de fines guirlandes, d'ourle de Valenciennes et de Malines, se pare d'ornements fantaisistes rapportés par des jours. Papillons ou fleurs brodées, dans un cadre de Valenciennes s'incrustent sur les tours de chemise, auxquelles on a supprimé les manches. Un lien de ruban sur l'épaule pour les soutenir. Robin qui l'on supprime du moment. Mme de Montespan en fut comblée, sans qu'elle se crût obligée pour cela au moindre retour. Cependant, en 1679, elle offrit en cadeau à Mme d'Harcourt une paire de diamants, une et une livre d'heures enrichi de diamants. Mme de Maintenon, alors qu'elle était seulement "la veuve Scarron", donna à la belle marquise des étrennes qui s'adressaient encore plus au Roi qu'à celle-ci. C'était un petit volume garni d'émeraudes et imprimé en lettres d'or qui avait pour titre : "Œuvres diverses d'un auteur de sept ans". Cet auteur se nommait le duc du Maine, fils naturel du Roi, dont la future femme de Louis XIV se trouvait être la gouvernante. A ce même duc du Maine, Mme de Thianges avait offert des étrennes qui, si on les retrouvait, feraient la joie des collectionneurs de nos jours : une grande chambre toute dorée et superbement meublée portant cette inscription : "Chambre du Sublime", dans laquelle se trouvaient réunis Bossuet, Boileau, Racine, La Fontaine, La Rochefoucauld, Mme de Thianges et de La Fayette, et le duc du Maine lui-même, qui composait des vers. "Toutes ces figures étaient en cire et fort ressemblantes", dit-on dans le "Ménagiana". Sous les successeurs de Louis XIV, le jour de l'An perdit un peu de son importance ; cependant fidèle à la tradition, Marie-Antoinette donna encore des étrennes à son entourage. C'était, le plus souvent, des porcelaines de Sèvres, de Vincennes ou des porcelaines de France appelées aussi porcelaines à la Reine, produits de la fabrique qui portait ce nom. En 1780, elle s'engagea, comme tout le monde, de l'acteur Volange, devenu à la mode dans le rôle de Janot, et distribua autour d'elle une quantité de petites statuettes en biscuit de Sèvres représentant ce comédien. Avec le premier Empire, le jour de l'An jugé "inévitable" et aboli pour cette raison par la Révolution, reprend tout son éclat. Napoléon dépense pour les étrennes une centaine de millions de francs. Il donne, par exemple, à l'Impératrice, des vases, ou, mieux encore, des parures ; à la princesse Pauline, des objets signés Riccio. Une année, la grande-duchesse Elise reçut un déjeuner avec sujet de la garde impériale ; la princesse Julie, un service à thé décoré de législativité et de guerriers, la reine Hortense, un plateau de cinq pièces gros bleu de Sèvres, avec sujets anacronistiques dus au pinceau de Parent ou de Vitoire Jaquotot. L'Empereur n'a garde d'oublier les enfants qu'il adore ; tous viennent embrasser leur oncle, récitent un compliment ou une fable et s'en retournent comblés. Déjà le petit Louis Napoléon — Napoléon III — manifestait d'étranges goûts démocratiques. A l'âge de quatre ou cinq ans, un jour de premier de l'An, il supplia sa mère de lui accorder pour étrennes la permission d'aller jouer un instant dans la rue avec des gamins. Sous la Restauration, c'est Giroix qui est le fournisseur attiré des enfants de la famille royale : on lit dans le "Journal de Paris" de 1826 : "M. Alphonse Giroix a en l'honneur de présenter à Sa Majesté divers objets devant être donnés en étrennes à Monseigneur le Duc de Bordeaux et à Mademoiselle...". Une année, c'est "un présent d'oiseaux et de papillons", une autre "une mer orangeuse en or et en argent converti de petits vaisseaux, et qui, au moyen d'un ressort, s'agitait et jouait des airs charmants" ; une autre encore, Charles X s'informa des désirs des jeunes princes et leur donna une petite calèche attelée de poneys que menait un postillon. On le voit, les étrennes n'ont guère changé de nature, ce sont toujours pour les enfants, des poupées, des ménages, des soldats, et, pour les grandes personnes, des porcelaines, des bijoux ou des parures, mais à défaut de princes du sang, ce sont, aujourd'hui, les princes de la finance qui se paient des étrennes et il en donna à chacun

tant est d'arriver à posséder la silhouette étroite et ondulée en même temps, qui s'impose depuis la transformation des corsés. Nous ne saurions, à ce propos, trop mettre en garde les femmes de petite stature qui croient se rehausser en exigeant l'allongement de leurs corsages. Rien de plus disgracieux que l'exagération dans la longueur du buste. Mieux vaut accepter franchement une taille médiocre que de chercher à se rehausser par les artifices d'une coiffure trop élevée et d'une taille trop longue. On perd toute grâce en rompant ainsi l'harmonie naturelle. DEPECES Télégraphiques TRANSMISES A L'ABELLE La télégraphie sans fil. Presses Associées. New York, 17 janvier. — D'après le correspondant de la "Tribune" à Londres, Cuthbert Hall déclare que des messages particuliers sont maintenant expédiés régulièrement entre l'Angleterre et le Canada par la télégraphie sans fil. Rétablissement de Cornélius Vanderbilt. Presses Associées. New York, 17 janvier. — Cornélius est remis de son attaque de névrite typhoïde au point qu'on lui a dit que si l'amélioration dans son état continue il pourra sortir en voiture d'ici huit ou dix jours. M. Vanderbilt se lève depuis plusieurs jours, et il est maintenant assez fort pour circuler dans la maison. Mort de l'ingénieur Christianesen. Presses Associées. Troy, N. Y., 17 janvier. — Carl Alfred Christianesen, ingénieur mécanicien à l'arsenal de Watervliet, qui a dirigé la construction du canon de seize pouces qui a été officiellement essayé aujourd'hui à Sandy Hook, est mort hier soir de paralysie, après deux jours de maladie. La mort de M. Christianesen est directement due à un surmenage depuis quatre ans. Secours aux malheureux. Presses Associées. Birmingham, Alabama, 17 janvier. — Les citoyens de Birmingham ont contribué à l'achat de cinquante sacs de charbon pour alléger la détresse des pauvres de New York et de Chicago causé par la disette de charbon. Le maire Breunon, de Birmingham, a notifié les maires Low et Harrison de ce don qui va bientôt être expédié. Vingt-cinq sacs seront envoyés à chaque ville. Les conditions de la séparation du prince et de la princesse de Saxe. Presses Associées. Berlin, 17 janvier. — Le représentant local du prince et de la princesse de la couronne de Saxe ont fixé les termes de leur séparation. La princesse abandonne tous les titres, droits et dignités lui appartenant de par son mariage et reprend son nom de demoiselle. Le prince de la couronne s'est déclaré disposé à lui payer \$7,500 par an. Le droit de la princesse de la couronne de voir ses enfants n'est pas mentionné dans la convention. Plaintes au sujet de la princesse de la couronne de Saxe. Presses Associées. Berlin, Allemagne, 16 janvier. — Une dépêche spéciale de Genève, Suisse, dit : Les épouses de plusieurs ducs de jeunes filles de Genève se sont plaintes aux autorités de ne pouvoir plus faire leurs promenades habituelles à leurs élèves, parce qu'elles sont choquées en voyant la princesse de la couronne de Saxe avec M. Giroix. La police de Berlin a interdit la vente des cartes postales portant les portraits de la princesse de la couronne et de professeur Giroix. Voyageurs américains. Presses Associées. Southampton, 17 janvier. — Le steamer Minacelli, de Londres, est parti d'ici dimanche à six heures pour la Ligue Américaine enregistrée par New York, cette ligne n'ayant pas de steamer régulier en partance aujourd'hui. Le steamer Armenia. Presses Associées. Halifax, N. E., 17 janvier. — Le steamer Armenia Hamburg, de la ligne Hambourgeoise-Américaine, qui se rend à Boston et Philadelphie, est entré de bonne heure ce matin dans le port, manquant de charbon.